Marchés et foires de bétail en Bretagne et sur ses confins orientaux

par André MEYNIER.

Le déclin des marchés de bestiaux, depuis longtemps signalé en France, et particulièrement net dans sa moitié septentrionale, semble s'accentuer. Le Ministre de l'Agriculture estime que, dans 3 544 localités se sont tenues 36 500 journées de trafic de bestiaux en 1950, et seulement 2 741 lieux et 26 000 journées en 1957. Nous savons depuis longtemps que les listes publiées dans les annuaires départementaux ou les calendriers des postes sont pure fiction ; la plupart des foires mentionnées n'ont certes jamais été officiellement supprimées, mais personne n'y vient plus. Dans son ensemble, la Bretagne n'a pas échappé à cette évolution, bien que plus tardive ; les foires mensuelles de Rennes passent inaperçues de la population ; aucun des centres urbains majeurs de la Bretagne ne voit plus affluer bestiaux et paysans. Carhaix, Gourin qui en 1920 recevaient chacune dans l'année 10 000 gros bovins sur leurs champs de foire n'en attirent plus que 800 et 700. A Morlaix, la foire du 15 octobre rassemblait 10 000 bêtes au XVIII^e siècle, 3 000 encore en 1950, 150 seulement en 1958 (1).

Où est la vieille animation de Pont-Aven, quand l'encombrement les jours de foire était tel qu'il fallait une heure pour traverser la ville (2), et ceci 12 fois par an ? Que sont devenues les 7 foires annuelles de Mayenne réduites à une seule aujourd'hui (3) ? Réduction en nombre dans l'année, réduction de l'importance de celles qui subsistent, concentration des localités de foires en quelques bourgs plus actifs, tels sont les traits majeurs de cette décadence.

Les marchands forains qui fréquentent les foires diminuent

(1) M^lle JOLU. D.E.S. Manuscrit.
(2) H. LE CORRE. D.E.S. Manuscrit (d'après CAMBRY).
(3) L. LEBRETON. D.E.S. Manuscrit.

moins vite, et représentent souvent la seule activité. Cependant à Bain (I.-et-V.) le registre des droits de place n'en révèle plus que le quart du nombre de 1938.

Il est cependant quelques régions et quelques trafics qui échappent à cette tendance ; et pour lesquels au contraire le commerce des bestiaux augmente. Il nous a paru intéressant d'effectuer un sondage pour essayer de localiser et de mesurer cette exception.

Les sources de cette première prise de contact sont de trois sortes :

1° Un dépouillement systématique, effectué pour les année 1962 et 1963, des chroniques de marchés parus dans l'édition de Rennes d'Ouest-France. Certes les chiffres donnés n'y sont qu'approximatifs, et souvent non comparables (par exemple le commerce des porcelets est tantôt donné en *têtes*, tantôt en *cagées*, tantôt en *voitures*, et plusieurs correspondants ne donnent que les cours, et non les quantités). Imparfaite, cette source unique permet cependant, au risque de quelques lacunes, d'évaluer des ordres de grandeur.

2° Une étude exhaustive de M. Raymond Michel sur les marchés et foires de la Bretagne Centrale (4).

3° Des renseignements épars glanés à droite et à gauche : mémoires de diplômes, monographies communales, articles économiques (5).

Le déclin porte naturellement surtout sur les espèces animales dont l'élevage diminue lui-même. Les chevaux disparaissent rapidement des foirails. Plévin (C.-du-N.) qui, en 1912 groupait 2 500 têtes dans sa foire annuelle n'en voit plus arriver une seule. La Guerche (I.-et-V.) qui dans la foire de novembre accueillait 130 chevaux encore en 1950, n'en a enregistré que 12 en 1963. Les chevaux cependant figurent encore normalement aux foires de la Bretagne Centrale (6) ; à certaines périodes de l'année seulement, dans le département de la Manche (7) et de Loire-Atlantique (8) ; et ils continuent la seule activité notable de l'unique foire annuelle de Saint-Aubin-du-Cormier (I.-et-V.) (13 décembre, 200 poulains). De-ci de-là un vestige ; quelques chevaux ou quelques poulains à Dol une fois par an, à Belle-Isle-en-Terre, à Lamballe, et même trois fois par an au Mené-Bré, colline antique et sacrée, loin de toute agglomération.

(4) D.E.S. manuscrit, 1963, Rennes.
(5) Une source fort précise résiderait dans le relevé des perceptions des droits de place. Mais ceux-ci ont été trustés par une société privée, siégeant à Saint-Brieuc, et surnommée par les marchands « la bande noire ».
(6) 1962. Châteauneuf-du-Faou 1.000 têtes ; Gourin 850 ; Rostrenen 850 ; Callac 500 ; Carhaix 500. R. Michel, *op. cit.*
(7) 1963 : Gavray, 1.000 têtes le 18 octobre (Saint-Luc) ; 100 têtes le 18 mai ; Saint-Hilaire 200 poulains le 12 novembre.
(8) 1962 : Châteaubriant 500 chevaux le 7 novembre, en partie vendus vers l'Italie.

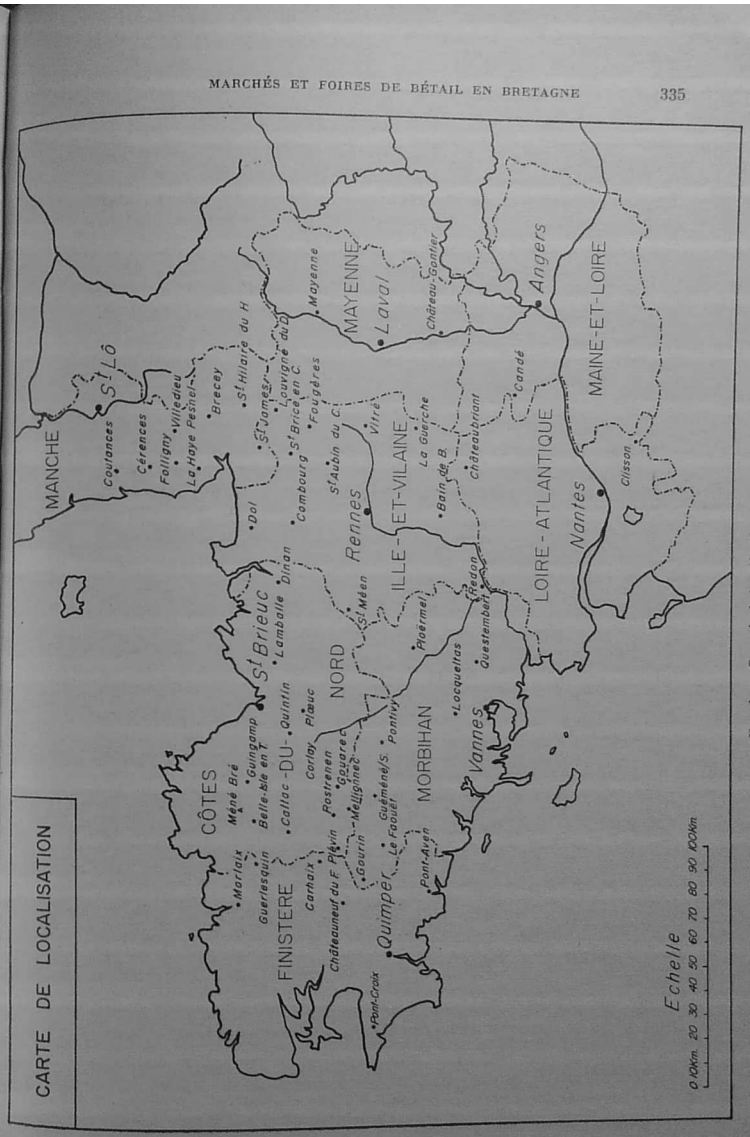

Fig. 1. — Croquis de localisation.

Les moutons ne se comptent plus que par unités ou tout au plus par dizaines en Bretagne occidentale. Cependant, les marchés de St-Hilaire-du-Harcouët (Manche) en reçoivent 100 à 400 par semaine, ceux de Brecey 70 à 120. En Bretagne centrale, à proximité des landes des Hautes Terres, Callac et Rostrenen leur restent fidèles (2500 et 4500 par an) (9), ainsi que Corlay, Plœuc, Quintin. Au contraire les porcelets semblent partout en progrès ; en 1912, on n'en voyait guère sur les foirails de la Bretagne Centrale. En 1963 c'est par milliers qu'ils envahissent les marchés bimensuels ou hebdomadaires de Châteauneuf-du-Faou, de la Guerche, de Redon. Bien des localités ne gardent que ce trafic de l'ancienne splendeur de leurs foires. Dol qui a perdu bovins et ovins, Guingamp où les bovins ne se comptent plus que par dizaines, Pont-Croix, Pont-Aven, et bien d'autres.

Aujourd'hui quatre commerces essentiels s'effectuent dans les foires et marchés : les porcelets, les porcs, les veaux, les gros bovins (désignés souvent par le mot *bovin* tout court). Deux caractères dominent ces transactions :

1° Les foires n'en effectuent qu'une partie. Comme partout en France, les négociants passent de plus en plus dans les fermes pour acheter les bêtes et les livrer directement à la consommation. D'un village comme Mellionnec (C.-du-N.) (889 habitants) partent 6 camions qui, sur un rayon de 10 kilomètres, ramassent les porcs et les emportent. Il se constitue ainsi tout un réseau commercial, qui n'a pas son point d'appui dans les villes traditionnelles, ni dans les lieux de foire habituels, ne dépend que de l'initiative individuelle et ne peut guère être saisi par l'observateur qu'avec l'aide du hasard.

Mais la grande originalité, c'est que ces commerçants-ramasseurs ont souvent maintenu et même ressuscité les foires à leur profit. Nous avons déjà signalé (10) pour Fougères et pour Laval que les foires de ces deux villes rassemblent non des paysans-éleveurs, mais des commerçants qui vendent à d'autres commerçants (11). Cette pratique se répand de plus en plus. Parfois s'établit une spécialisation : à 30 kilomètres les unes des autres, Châteauneuf-du-Faou reste un rendez-vous d'agriculteurs, tandis que Rostrenen et Callac attirent surtout des commerçants. A Rostrenen, 80 % des porcelets sont vendus par 6 commerçants : 4 de Callac, 1 du Faouët, 1 de Locqueltas.

2° La vente ne s'effectue plus comme autrefois à l'échelon avant tout local ou départemental, mais dans une vaste région et même à

(9) MICHEL, *op. cit.*
(10) *Norois*, 1962, p. 236 et 1964.
(11) Dès 1948, M. GAUTIER avait signalé cette évolution en Bretagne Centrale : à Locminé (Morbihan), 80 % des animaux présentés appartenaient déjà à des courtiers. (*La Bretagne Centrale*, Thèse).

l'étranger. La Normandie, le Bassin de Paris, la Vendée, le Sud-Ouest, plus rarement le Nord, l'Est et le Sud-Est, délèguent des acheteurs. Châteaubriant et Candé envoient régulièrement des wagons vers le Nord, l'Aisne, l'Oise (20 à 30 wagons par foires), souvent vers l'Alsace et les régions d'engraissement des Deux-Sèvres. Fougères expédie chaque semaine 15 à 50 wagons (60 à 77 en automne) vers les mêmes destinations, et en outre vers le Berry, l'Aquitaine (Charentes, Lot-et-Garonne, Gers), et presque chaque semaine 2 à 5 vers l'Italie *via* Modane. Les acheteurs du Midi ne dédaignent pas de venir choisir leurs bêtes même dans les foires à tenue plus rare (Mayenne) ou à fréquentation plus clairsemée (Cérences, Manche). Le lointain Finistère participe lui-même à ces envois, puisque, malgré le transbordement que rend nécessaire la voie étroite du réseau breton, Châteauneuf-du-Faou envoie par fer des bovins à La Roche-sur-Yon, Bressuire, Muret (Hte-Garonne) Lyon, Lausanne ; Rostrenen, à Agen, Pau, Modane. Nos foires de l'Ouest jouent donc, plus que jamais, un rôle primordial dans l'organisation du commerce national de la viande.

Mais seules certaines régions tiennent ce rôle. On peut les classer en deux groupes : les marches orientales et les régions d'isolement relatif. Entre elles, s'étendent de grands vides. Entre St-James (Manche) et Dinan (Côtes-du-Nord), aucune vraiment grande foire sur 60 kilomètres ; rien entre la Guerche et la Vilaine (60 kilomètres). Au contraire, tout au long de la frontière bretonne de l'Est s'alignent de nombreux grands marchés. Une curieuse diversité d'organisation oppose ceux de type breton et ceux de type normand. En Normandie occidentale (Manche, Orne), un très grand nombre de localités conserve un petit nombre de foires : 1 à 4 par an pour beaucoup d'entre elles, quelquefois 1 par mois. Elles peuvent être très importantes, grouper des milliers de têtes ; en définitive à la fin de l'année, leur rôle dans le trafic général a été assez ténu. Ainsi, la carte (fig. 2) montre (par le jeu des écritures) les foires qui rassemblent plus de 2.000 bêtes le jour d'activité maxima ; on les remarque très nombreuses (St-Lô, la Haye-Pesnel, Coutances, Folligny, Villedieu, etc...). Candé d'Anjou appartient au même type. Au contraire en Bretagne et en Mayenne, avec une pointe englobant Brécey, St-Hilaire-du-Harcouët et St-James les lieux de foires restent fidèles à la périodicité hebdomadaire. Les maxima enregistrés peuvent être, en général, plus bas : chaque localité demeure cependant un centre permanent d'activité. Parfois même, comme à Fougères et à Laval, le marché des bovins ne se tient pas le même jour que celui des porcelets, ce qui provoque deux fois par semaine l'afflux des vendeurs vers la ville.

Les plus gros trafics sont ceux des 4 grands centres de commerce de gros bovins. Fougères vient en tête et sa progression explosive continue. Châteaubriant la suit, puis Laval et Clisson (Loire-Atlan-

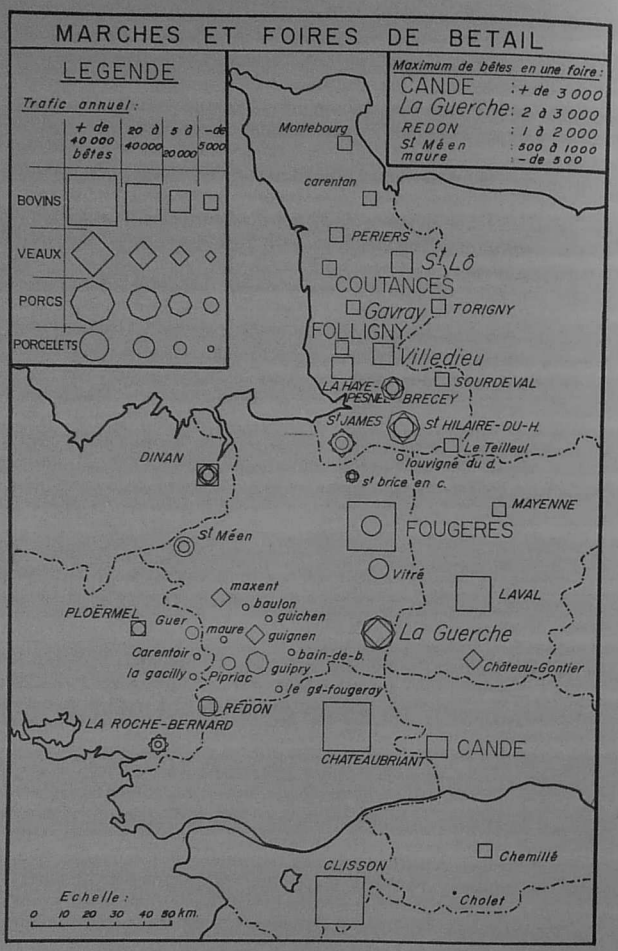

FIG. 2. — Marchés et foires de bétail en Bretagne orientale et sur ses confins. La figure essaie de donner simultanément une image de l'importance de la foire dans le courant de l'année (d'après la surface des cercles ou polygones) et l'importance de la foire la plus importante (d'après les caractères de l'écriture).

tique (12). Dans ces trois dernières villes, l'ordre de grandeur des marchés hebdomadaires se tient autour de 1 000 bêtes.

Entre ces 4 foires primordiales, plusieurs localités gardent des foires à trafic diversifié, mais sans gros bovins : porcelets, veaux, porcs. La plus active est sans doute La Guerche, au moins pour les porcelets (au moins 60 000 par an) ; suivie par St-James, St-Hilaire, Brécy. D'autres villes sont plus spécialisées : Vitré pour les porcelets, Château-Gontier pour les veaux. Enfin plusieurs petits centres gardent fidèlement des petits marchés hebdomadaires (Louvigné, Saint-Brice-en-Coglès). Parfois s'ajoutent de curieuses spécialités : Château-Gontier, en automne, est véritablement submergée par des volailles (peut-être 18 000 le seul 12 décembre) principalement par des oies blanches, grand succès des élevages de la région (1 500 à 3 700 par marché).

Tout différent est le réseau de foires de la Bretagne intérieure. Un premier groupe correspond à peu près exactement à la région de relief appalachien de la moyenne Vilaine, d'ailleurs presque entièrement fixé sur la rive droite de cette rivière. De Saint-Méen et Ploërmel du N.-O., à Redon au S.-E., sur ces collines jamais très hautes, mais extraordinairement ramifiées, une dizaine de localités, situées souvent à moins de 10 kilomètres l'une de l'autre, ont conservé leurs foires souvent hebdomadaires, jamais comparables aux grands rassemblements des marges orientales, mais toujours vivaces et traditionnellement animées.

En dehors de cette région, un seul marché important isolé à Dinan, accueille encore quelques gros bovins, quelques moutons, et surtout des veaux et des porcelets, rarement en quantité énorme, mais régulièrement chaque semaine. Dans le Sud, Questembert reçoit aussi des animaux variés, mais seulement 4 à 5 fois par an. Ailleurs on ne compte plus guère que des marchés de porcelets, et en général bien moins actifs que ceux de la Bretagne de l'Est.

Un deuxième groupe plus dispersé s'étend dans toute la Bretagne de l'Ouest. La Bretagne littorale n'a gardé que quelques gros marchés de porcelets (Pont-Croix par exemple). L'intérieur reste plus varié. Dès 1940, M. GAUTIER (13) avait attiré l'attention sur Rostrenen mais signalait sa tendance au déclin devant le commerce à domicile. Or ces dernières années, la tendance inverse a prévalu. De 8 000 bovins en 1920, le nombre de bêtes est montré à 25 000 en 1962 (et, en outre, 6 500 veaux) auxquelles s'ajoutent 17 000 porcelets et 4 500 moutons. Si les agriculteurs n'y amènent que 10 % à 30 % des animaux, leur rayon d'attraction s'est accru : limité à l'Est à Gouarec en 1940 (11 km), il s'étend aujourd'hui jusqu'à Pontivy (37 km) et Guéméné-sur-Scorf (23 km). C'est également le centre le plus important de déballage des marchands forains : 80 forains s'y

(12) Sur Clisson : Mlle R. M. JENTREAU, D.E.S. Rennes, 1963.
(13) L'*Information Géographique*, 1940, n° 4.

rendent tous les mardis, d'un rayon de 60 kilomètres (14). Le double succès, animal et forain, semble lié à deux circonstances fortuites : le *mardi*, jour de marché de Rostrenen, est considéré comme le jour le plus favorable pour les animaux de viande ; arrivés à destination le jeudi, ils seront abattus le jeudi soir ou le vendredi et prêts à la consommation le samedi, jour d'achat au détail le plus actif. D'autre part l'existence d'un gros centre scolaire (800 internes) attire les parents d'élèves qui constituent la principale clientèle des forains.

A 30 kilomètres plus à l'Ouest, Châteauneuf-du-Faou un peu moins active, garde l'intérêt de grouper surtout des éleveurs. Elle semblait décliner lentement de 1920 à 1953, mais reprend rapidement depuis cette date. Les cours y sont, paraît-il « plus soutenus ». Que cache cette formule ? Pourquoi les cours y sont-ils plus soutenus qu'à Callac qui décline (15) ? Ce « soutien des cours » n'est-il pas le résultat plutôt que la cause de la bonne fréquentation du marché ? Le géographe se heurte ici à l'impondérable et à l'insaisissable (16).

Ces sursauts de Fougères et de Rostrenen présagent-ils une nouvelle époque dans l'organisation du commerce ? Beaucoup de villes semblent le croire. En faisant aménager les foirails, par des halles couvertes, comme à Châteaubriant, par des liaisons téléphoniques comme à Fougères, par des agrandissements comme à Clisson, les municipalités espèrent développer encore ce trafic. Mais ailleurs l'optimisme est moins apparent. Certes les foires ont pour elles la tradition, l'ancienneté, que reflète encore souvent un nom fleurant l'archaïsme et posant des points d'interrogation à l'historien comme à l'éthnologue (17). Elles ont aussi pour elles l'aimable prétexte fourni à l'agriculteur pour sortir de chez lui, pour rencontrer des amis, pour « suivre les cours » ; éventuellement pour voir l'enfant pensionnaire au Collège. Elles ont contre elles la commodité de la vente à domicile, le coût de l'essence pour aller en ville, la diffusion des cours par le journal et la radio ; la perte de temps pour un maigre profit. Si elles doivent achever de se transformer en bourses de transactions entre courtiers, elles se heurtent aux nouvelles formes d'organisation du commerce, aux SICA, à la SIBEV, aux abattoirs régionaux. Pour le moment elles font figure de vestige d'un autre monde économique, mais ce vestige reste capital pour qui veut comprendre la vie de nos villes et le tracé de nos réseaux commerciaux.

(14) MICHEL, *op. cit.*
(15) 20.000 bovins en 1920, 11.200 en 1962.
(16) Nous avons signalé un cas extrême incompréhensible d'une foire en plein essor et d'une foire morte en 15 ans, dans deux localités voisines, Allassac et Objat (Corrèze). *Revue des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1962, p. 63 et 66.
(17) Exemples : les *Angevines* dans tout l'Est : Fougères, Combourg, Vitré, La Guerche, cf. *Norois*, 1956, p. 242 ; le *Boi* (bouquet fleuri ?) à Rostrenen et Guéméné ; foire au *Teut*, Pont-Croix, 20 décembre ; le *liège*, Dinan, 7 mars ; foire *tayouse*, Redon, 24 octobre ; au *Lid* (le litre), Guerlesquin, 2 janvier, etc.